

Hasard et conscience

par Thierry Hentsch

Balzac dit, je ne sais plus où, d'un de ses personnages cette phrase définitive : « c'était une de ces vies sans hasard ». L'entièrement prévisible ne mérite que d'être biffé d'un trait de plume. Affaire classée. Balzac ne vise pas les méticuleux qui s'appliquent avec plus ou moins de succès à ne rien laisser au hasard, comme on dit parfois sans trop peser le poids des mots; il parle des gens à qui, en dépit d'eux-mêmes, rien n'arrive, qui savent leur existence par cœur, dans une sorte de microcosmique retour du même, sans grandeur. « Un pot-au-feu, plus souvent de mouton que de bœuf, une vinaigrette presque tous les soirs, des abattis de bétail le samedi, le vendredi des lentilles, et le dimanche quelque pigeonneau outre l'ordinaire », voilà sans doute ce qui pousse Don Quichotte à quêter l'imprévu, si prévisible, contre lequel il se rompra les os. Le Chevalier de la Triste Figure ne meurt pas de ses blessures, mais d'être renvoyé à son quotidien. Cervantès a beau fulminer contre les romans de chevalerie, si son héros en a la tête tournée, c'est d'avoir atteint la cinquantaine sans la moindre aventure, sans le plus petit accroc. Une vie « sans hasard ».

Cette privation dit bien à quel point l'inattendu nous est nécessaire. Nécessité qui fait de l'incarcération un des pires châtiments qui soit. Puntition pourtant imparfaite : nul enfermement n'abolit jamais complètement l'imprévu. Nulle routine ne préserve de l'événement, toujours susceptible de la déranger, de la

briser, de la remuer. Quoi qu'on veuille, le hasard est constamment possible, ne serait-ce que sous forme de crainte ou de souhait : il est l'indispensable, la magnifique, la terrible inconnue de notre vie.

Il se pourrait toutefois que l'inattendu ne soit qu'une attente trompeuse, trompée. Le hasard tel qu'en lui-même le poète l'évoque n'existe pas. Le hasard est le nom que l'homme, par paresse, par impuissance, donne à ce qu'il ne comprend pas. Le coup de dé, pour revenir à l'étymologie, joue d'une probabilité certaine : pari sur une incertitude limitée, cadrée, calculable. Dieu peut tranquillement jouer aux dés sans inquiéter Einstein. Appellation de l'incompréhensible, le hasard n'est rien, ne cause rien. Tout au plus désigne-t-il une causalité obscure, indéchiffrable. À laquelle le croyant donne le nom de Dieu – façon d'élever l'incompréhensible au rang suprême. Dieu comme causalité première ou dernière, ultime. Le hasard, dieu de moindre prestige, est, tout comme Dieu même, question de croyance. À tout prendre, autant croire à la providence divine qu'à son double hasardeux.

Mais je ne veux ni de l'une ni de l'autre. Ni hasard ni Dieu. Mon ignorance du monde est sans appel. De l'île imaginaire où logent les morceaux épars que le regard de l'homme glane dans l'univers, je n'aperçois que l'océan sans limite de l'inconnu, d'où ne surgira d'autre voile que rêvée. L'absence de Dieu ni l'impertinence du hasard n'empêchent de rêver, mais l'immensité de l'inconnu m'éveille à la probabilité que l'univers lui-même s'ignore. Ou à la possibilité qu'il se sache. La pensée serait alors pour lui la manifestation balbutiante de sa propre intelligence. Nous serions à notre insu l'outil mal dégrossi grâce auquel la matière, faite chair, commencerait à se comprendre elle-même.

Si le cerveau et sa production sont bel et bien enfants de la matière, la pensée n'est sans doute qu'une voie parmi d'autres, innombrables, que la matière emprunte vers cette éventuelle intelligence d'elle-même... Et encore, rien ne permet d'exclure que cette intelligence préside d'emblée à tout : pensée et matière ne font peut-être qu'un. Rien non plus ne le prouve. Dieu ou hasard. C'est l'un ou l'autre. La double exclusion de tantôt ne tient pas.

Disons qu'elle ne tient pas dans une logique binaire, dans une logique construite sur le refus obsessif de ne pas comprendre : qu'il s'agisse de Dieu ou du hasard, cette logique s'appuie dans les deux cas sur un principe unique; leur mutuelle exclusion participe finalement d'une même quête d'absolu. Et l'idée de leur combinaison également : « hasard et nécessité » donnent ensemble, si peu que ce soit, la clé des choses. La clé demeure imprécise, mais elle existe. Il s'agit toujours de conforter un principe global de compréhension qui nous permette de croire que notre ignorance, si vaste soit-elle, n'est pas définitivement sans recours : bien que nous soyons encore très loin de le comprendre, le monde demeure à notre portée, lisible. Le hasard n'est guère que le négatif de cette idée. Dieu ou hasard, parce que tous deux se valent, remplissent la même fonction, comblent le même espace mental, répondent au même désir de comprendre. Le hasard n'est jamais que la dénomination provisoire de l'incompris, il est une concession passagère à notre faiblesse et l'indice que nous n'avons pas renoncé à saisir le monde.

Cette concession serait assez innocente si elle n'en induisait une autre, que nous faisons, cette fois, à l'égard de nous-mêmes. L'incompréhension provisoire

où nous sommes de notre être participe de l'ignorance générale des choses : le hasard nous régit dans l'attente d'un meilleur savoir du *je*. Nous renvoyons le psychisme dans le monde, où nous l'auscultons, avec tout le reste, pour apprendre à mieux le « traiter ». Dans l'attente de cette science plus exacte, le hasard devient alors le nom de l'indulgence : chacun, au fond, ignore ce qui l'agite, ce qui le fait agir, ce qui le mobilise et l'immobilise. Ignorance qui n'empêche pas que nous nous fassions objets de nos propres exigences, sous la pression de ce que la société appelle réussite, morale, nécessité – sans même parler de la loi. À vrai dire, le *je* moderne navigue entre nécessité et hasard : la première le talonne, le second le console. Sévérité et complaisance viennent toutes deux du dehors, toutes deux du monde où ce *je* ne cesse lui-même de se poser comme objet. Si l'on croit volontiers savoir ce qui nous réussit, on n'hésite guère à ignorer ce qui nous échoue. S'approprier la réussite et se débarrasser de l'échec. Lorsque aucun autre ne peut être pointé du doigt, le hasard désigne la source vague de nos déboires.

Que nous aimions l'idée, dans notre vie, de l'imprévisible, comme ce craquement sous nos pas sur un lac de glace, quoi de plus nécessaire, quoi de plus vif, en dépit de l'inquiétude qu'il suscite ! Mais qu'on s'y laisse noyer, qu'on fasse du hasard une réserve d'excuses, quelle parade pitoyable : « je ne savais pas, si j'avais su, si seulement », etc. De le tenir responsable des occasions manquées, de l'inscrire au registre des plaintes, on lui enlève toute vertu. « Tu n'invoqueras pas le nom du hasard en vain ». Le recours à l'ignorance comme circonstance atténuante trouble les eaux bondissantes de l'imprévu. Invoquer l'alibi du hasard est le plus sûr moyen de creuser le lit de sa culpabilité. Traînes le hasard devant le tribunal de la conscience,

convoques l'imprévu à la barre de la défense : ils finiront inmanquablement par témoigner contre toi. Tout événement est chance, occasion — au même titre que la vie, en soi, ne saurait être moche, malgré ses duretés et en dépit de notre acharnement à l'amocher. Mais ce savoir-là est ordinairement difficile et occasionnellement impossible, insoutenable. Par exemple sous l'emprise de la torture, alors même qu'il devient plus nécessaire que jamais, puisque lui seul, dans cette extrémité, permet d'échapper un tant soit peu au tortionnaire.

Sur l'îlot du monde et par temps calme, il arrive que la conscience s'imagine se poser où elle veut. Elle se sent aussi parfois emportée par bourrasques vers des lieux imprévisibles, plus ou moins confortables. Qu'importe ! Où qu'elle aille, où qu'elle soit, il lui reste un domaine infini à contempler, à comprendre, le sien. Dans son rapport aux choses qui l'entourent, la conscience est à elle-même source d'étonnement sans fin. Le hasard ne lui est ni nécessaire ni contraire. La vie, la vie seulement, toute la vie lui suffit. L'ennui, la tristesse, il est vrai, l'effleurent, la secouent parfois durement. Mais l'ennui, la tristesse ne s'installent auprès d'elle qu'avec son accord. Si obscur soit-il, cet assentiment ne doit rien au hasard. Pour la conscience, pas de hasard; mais simple passivité — propension à souffrir. La conscience n'héberge le malheur que par faiblesse. Et cette faiblesse est ignorance. Une sorte d'ignorance qui n'a, cette fois, rien à voir avec l'imprévisible. Une ignorance très prévisible, au contraire, très cultivée, planifiée, à laquelle, il faut bien le dire, tout, autour de nous, nous invite à grands bruits. Ignorance du champ immense toujours ouvert à la conscience, où nul hasard ne peut durablement

déloger la curiosité, aussi longtemps que vit en elle le désir de faire silence et de réfléchir.

De ce point de vue, intérieur, la vie sans hasard n'a rien de commun avec celle que biffe Balzac ou que décrit Cervantès. C'est la vie d'une conscience pour qui l'effort vers la connaissance de soi, vers son propre accroissement, si fragile soit-il, est à la fois la seule éthique possible et la source de la jouissance la plus fidèle. De ce territoire intime toujours menacé d'étouffement et qui exige un entretien attentif, la conscience peut accueillir tout événement comme surprise et recevoir l'ultime inconnue comme amie. De sorte qu'un Balzac pourrait dire d'elle : « c'était une de ces vies où le hasard ne dépose aucune amertume ».